

Elle allait ajouter qu'elle croyait bien que Me Colchester avait de l'inclination pour elle et qu'il était bien plus normal, peut-être, que le secrétaire de M. John Durand épousât la secrétaire de Peter Golden. Durand, qui savait à quoi s'en tenir sur les sentiments qu'Elise avait inspirés à Colchester et qui savait Colchester à Monaco, tout près de Nice, tenta bien de venir au secours d'Elise, ce qui était également venir au secours de son secrétaire et ami Colchester. Mais Biddy se mit en travers des arguments de renfort qu'il apportait. A peine s'écriait-il que Peter Golden devait laisser le temps à Elise de réfléchir et de savoir si elle n'était pas plus engagée ailleurs qu'elle ne le croyait elle-même, que Biddy protesta avec une violence qui éclaira John Durand sur ce fait nouveau que cette Biddy devait avoir rêvé d'épouser Colchester.

—Mon père a toujours raison, déclara-t-elle. Un père de famille voit généralement juste, alléguait-elle. Maudit soit celui qui combattrait la volonté de mon père, dont la vision est saine. Maudit soit-il.

—Bigre ! pensa Durand.

Il savait que cette jeune personne avait quelque peu sucé le lait méthodiste. Biddy avait tendance à lancer l'anathème. Pour l'instant, elle voulait à l'exécration quiconque favoriserait un mariage entre Colchester et Elise. John Durand battit donc prudemment en retraite.

—J'ai bien assez de mes propres affaires de cœur, se dit-il. Qu'ils se débrouillent tous.

Le malheur est qu'il ne se doutait point que ses affaires de cœur, à lui, étaient à la veille de s'embrouiller encore bien plus, du fait de ce que tramait M. Peter Golden, infiniment plus qualifié pour tirer des fleuves d'or de ses stocks immenses de savon minéral que pour voir clair dans les mystères du cœur humain. Fier d'avoir entendu dire à Biddy qu'un père de famille voit généralement juste, et que sa volonté était le résultat de visions saines, M. Peter Golden devint tout à fait sûr delui. Il déclara, entre deux bouffées d'un énorme cigare :

—C'est wit ! William épousera miss Elise. Je vois clair. Je vois juste. Je lis en eux. Et j'empêche la sottise que fit son père, sottise qui tourna bien mais qui aurait pu tourner mal, n'est-ce pas, Madame Peter Golden .

—Yes ! fit celle-ci, en demandant une plombière aux fruits pour digérer son déjeuner.

Après quoi, elle prendrait un thé pour digérer la plombière.

Et M. Peter Golden dit à Elise :

—Ne vous isolez pas. Restez près de nous. Enfermez-vous à clé. Il se peut que mon fils cherche à vous enlever, pour faciliter un mariage auquel il craint que nous ne nous opposions. L'enlèvement est une chose qui est tellement simple et pratique quand on est d'un pays positif, et où on aime la réalisation rapide d'une affaire. Je lui parlerai quand je le verrai.

Il se leva de table et se mit à la recherche de son fils. Le petit orchestre, qui avait joué pendant le repas, entamait un galop-marche du genre de ceux que devaient exécuter chez nous tant de musiques militaires américaines entraînant leurs soldats. La musique natale égaya Mme Peter Golden, qui demanda un petit verre de whisky pour aider à la digestion de son thé. Ses filles étaient allées se promener. John Durand s'apprêtait à tirer de son côté, quand parut un

jeune homme en jaquette noire, pantalon gris, ganté de gris perle, bottines vernies à tiges de drap beige, une canne à béquille d'or à la main, coiffé d'un chapeau haut de forme gris-blanc, tout battant neuf. C'était William. Il avait dépouillé le vieil homme, autrement dit le boxeur. Il avait répudié les flanelles rayées, les toquets de laine, les souliers blancs, tout le harnachement du poulain sportif, dont la vie n'est plus qu'un entraînement perpétuel. Et il s'était habillé en homme du monde, c'est-à-dire qu'il avait revêtu l'uniforme du gentleman habitué des champs de course.

—Votre père vous cherche ! lui dit Durand.

—Pourquoi faire ?

—Pour vous marier, je crois.

—Je marierai moi bien tout seul !... Je m'en occupe !... Le malheur est, qu'en France longues sont les formalités !... Je me suis renseigné... En Amérique, je pouvais être marié ce soir... Je suis revenu parce que j'ai oublié une commission à ma mère...

—Faites, cher fils ! dit Mme Peter Golden.

—Je voulais demander à vô ceci : pourquoi conservez-vous le couturier qui vous habille ?

—Parce qu'il habille bien !

—No !

—Il n'habille pas bien votre mère ?

—No !... Ma mère n'est pas habillée jeune...

—Est-il possible !...

Mme Peter Golden en devint toute pâle.

—Paraîtrais-je vieille ?

—No !...

L'Américaine respira :

—William ! Vous m'ôtez un poids de sur la poitrine. J'en ai le respiratoire coupé !... Demandez pour moi un whisky soda !...

Et quand William eut commandé la boisson, il reprit :

—Ma mère est jeune !... Mais elle peut l'être davantage en commandant ses robes là !...

Et de son index, il montra, à l'autre bout du hall, la petite boutique de Belewski-Samuel dont Anna Galupin, dite Mlle Geneviève, arrangeait la devanture avec tant de zèle, deux heures auparavant.

—Belewski-Samuel, de Paris ?... fit Mme Peter Golden ?... Comment savez-vous cela ?

—Tout Parisien sait cela !...

—Ah !... Vraiment !... Cher fils !... J'irai !

—Merci, ma mère !... A ce soir !... J'aurai du nouveau à vous apprendre, sans doute !...

—Je vous aime beaucoup, cher associé de mon père... Je suis très heureux parce que je vais faire une chose énergique, curieuse, peut-être définitive.

—En boxe ?

—No... Fini la boxe... No... En mariage...

Et le jeune homme fila. John répéta comme Mme Peter Golden :

—Belewski-Samuel de Paris... Pourquoi recommande-t-il cette maison à sa mère ? Pourquoi ces manières ? Que compte-il faire ?

Dégustant son whisky, Mme Peter Golden disait à John :

—Mon fils est très bien... Il fait plus jeune en jaquette et sous le chapeau gris. Il est raisonnable, réellement, que sa mère fasse également plus jeune... à cause des proportions. Et puis, ne trouvez-vous pas qu'il semble avoir raccommodé son figure ?